

TI MANSONJ

ilizion sé vérité lesprî

Kali



KALI

Kali, la tortue

C'était il y a longtemps. Si longtemps que certains matins, je me demande si tout cela n'était pas qu'un rêve tissé par l'écume. J'étais bien plus jeune, à l'époque. Mon corps n'avait pas encore appris la fatigue et connaissait déjà le langage secret de l'eau. Souvent, avant que le soleil ne monte trop haut dans le ciel antillais, avant que la chaleur ne fasse trembler l'horizon et que les touristes n'envahissent les plages, je glissais dans les eaux turquoise de la Pointe Borgnèse.

Pas de bouteille qui crache ses bulles bruyantes. Pas de tuba qui siffle à la surface. Juste mon souffle, mon masque, et l'océan. Rien d'autre. J'étais vraiment un bon apnéiste, tu sais. Les gens disaient que je « retenais mon souffle », mais moi, je leur répondais toujours la même chose : je ne retiens rien. Je l'offre à la mer. C'est différent. Retenir, c'est s'accrocher. Offrir, c'est se donner.

Chaque matin, je m'abandonnais au grand bleu. Je connaissais chaque anfractuosité du récif, chaque jardin de corail cerveau où se cachaient les poissons-perroquets, chaque prairie d'herbiers où venaient paître les tor-

tues. L'eau était ma seconde peau. Ou peut-être ma première. Les limites entre Alex-sur-terre et Alex-sous-l'eau s'étaient effacées depuis longtemps.

C'est là, dans ce royaume de lumière liquide, que j'ai rencontré Kali.

La première fois que je l'ai vue, c'était un matin où la mer était d'huile, si calme qu'on aurait dit un miroir posé sur le monde. Les rayons du soleil levant traversaient l'eau en diagonales d'or, dessinant des cathédrales de lumière dans le bleu. J'avais plongé près du grand massif corallien, celui que les pêcheurs appellent « Tête à l'Anglais » à cause de sa forme ronde et imposante.

Elle est apparue comme une ombre majestueuse, glissant entre deux eaux avec cette lenteur souveraine que seules possèdent les créatures qui ont compris que le temps n'existe pas sous la surface. Une tortue verte. Énorme. Magnifique. Sa carapace portait les marques de toute une vie : des stries pâles, des bosses arrondies par les années, et surtout, juste au centre, une cicatrice en forme d'étoile. Une étoile à cinq branches, parfaite, comme gravée par un artiste invisible.

Kali. C'est le nom que je lui ai donné ce jour-là, sans savoir pourquoi. Le mot s'est formé dans mon esprit comme une bulle remonte à la surface, naturellement, inévitablement. Plus tard, j'ai appris que Kali était une déesse, créatrice et destructrice à la fois. Ça lui allait bien.

Les vieux pêcheurs de Sainte-Luce racontaient qu'ils voyaient cette tortue depuis cinquante ans. Moi, je croyais qu'elle en avait cent. Peut-être plus. Dans ses yeux noirs, profonds comme des puits, brillait une sagesse qui n'appartenait pas à ce siècle. Elle nageait avec une grâce délibérée, chaque battement de ses nageoires avant semblant tracer des signes dans l'eau, un langage que j'apprenais peu à peu à déchiffrer.

Les tortues viennent souvent se nourrir près des herbiers, à l'aube, quand la lumière est encore tendre et que les poissons dorment à moitié. Elles broutent les algues et les zostères marines avec application, comme des jardinières entretenant un potager céleste. Kali faisait cela aussi. Mais elle faisait autre chose. Elle m'attendait.

Pas pour de la nourriture. Je n'ai jamais été assez stupide pour nourrir les animaux sauvages, pour les transformer en mendiant

pendants. Non. Elle m'attendait pour autre chose. Quelque chose que je ne comprenais pas encore, mais que mon corps pressentait déjà.

Ce matin-là, l'eau avait une couleur particulière. Un turquoise plus profond, presque inquiétant, comme si l'océan gardait un secret. J'ai plongé comme d'habitude, après avoir rempli mes poumons en une longue inspiration, sentant mon corps devenir plus lourd, plus dense, acceptant l'attraction des profondeurs.

Quinze mètres. Vingt. Le silence absolu, ce silence qui n'existe nulle part ailleurs sur terre, ce silence qui est en réalité une symphonie de sons subtils : le craquement des crevettes, le murmure du courant sur le corail, le battement lointain de mon propre cœur qui ralentit, ralentit, ralentit.

Kali était là, mais quelque chose clochait. Ses mouvements n'avaient pas leur fluidité habituelle. Elle tournait en rond près d'un vieux filet de pêche abandonné, accroché au récif comme une toile d'araignée maléfique. Elle plongeait vers le fond, remontait brusquement, se tournait vers moi avec insistance, puis replongeait. Un ballet étrange, anxieux.

Qu'est-ce qu'elle fabrique ? me suis-je demandé, mes poumons commençant déjà à brûler légèrement, me rappelant que je n'étais qu'un visiteur temporaire de ce royaume.

Je suis remonté, ai pris une longue inspiration – l'air n'a jamais été aussi doux qu'après une apnée profonde – puis j'ai replongé, nageant vers elle. Le filet était presque invisible, entièrement recouvert d'algues brunes et de petits coraux qui avaient élu domicile sur ses mailles. Un fantôme du monde d'en haut, qui continuait sa besogne mortelle même abandonné par son propriétaire. Un filet fantôme, comme on les appelle, ces assassins silencieux que les humains laissent derrière eux.

En m'approchant, j'ai vu.

Une jeune tortue, pas plus grande que le couvercle d'une marmite, était prise dans les mailles synthétiques. Ses nageoires avant étaient coincées, emmêlées dans un nœud complexe que le temps et le courant avaient resserré. Elle ne se débattait presque plus. Ses forces l'avaient quittée. Dans quelques minutes, peut-être quelques secondes, elle ne pourrait plus remonter à la surface pour respirer. Elle se noierait, paradoxalement, au milieu de son élément.

Mes poumons criaient maintenant, réclamaient l'air avec une urgence grandissante. Mais je ne pouvais pas remonter. Pas encore. J'ai sorti mon couteau de plongée, un petit outil que je gardais toujours attaché à mon mollet, et j'ai commencé à couper les fils. Mes doigts tremblaient. Les filaments étaient résistants, conçus pour capturer, pour ne jamais lâcher.

C'est alors que Kali s'est approchée. Elle a glissé son bec sous l'une des nageoires de la petite, la soulevant doucement pour me faciliter le travail. Nous formions une équipe étrange : un humain à bout de souffle et une tortue centenaire, unis dans un combat contre le temps et la négligence.

Un fil. Deux fils. Trois. Les points noirs commençaient à danser devant mes yeux, signe que mon corps manquait d'oxygène. Encore un fil. La petite tortue a soudain donné un coup de nageoire, s'est libérée, et a filé vers la surface dans une explosion d'énergie retrouvée. Elle est partie en un éclair d'argent et de vert, traçant une ligne droite vers la lumière, vers la vie.

J'ai cru que Kali allait la suivre. Mais non. Elle est restée. Elle s'est tournée vers moi, m'a regardé. Vraiment regardé.

Pas comme un animal regarde. Pas avec cette incompréhension vague que j'avais vue dans les yeux de mille poissons. Non. Elle m'a regardé comme un égal. Comme un partenaire. Comme si nous venions de partager quelque chose qui nous liait désormais, au-delà des espèces, au-delà des mondes.

Dans ses yeux noirs, j'ai vu quelque chose. Une lueur. Dorée. Juste une seconde. Comme une étincelle de feu au fond d'une grotte sous-marine. Puis elle a battu des nageoires et s'est éloignée, me laissant seul avec mes poumons en feu et une sensation étrange, comme si quelque chose en moi venait de changer pour toujours.

Plusieurs jours ont passé. Des jours où je replongeais chaque matin, cherchant Kali, ne la trouvant pas, me demandant si j'avais rêvé cette lueur dorée. Peut-être n'était-ce qu'un reflet du soleil, un jeu de lumière dans l'eau salée. Peut-être que mon cerveau manquant d'oxygène m'avait joué des tours.

Puis, un matin, elle est réapparue.

Cette fois, son comportement était différent. Pas d'urgence, pas d'angoisse. Juste une sorte de détermination tranquille. Elle nageait vers le sud, vers une zone du récif que je connaissais peu, un endroit où le fond des-

cendait en gradins successifs, comme un amphithéâtre sous-marin. Elle s'arrêtait régulièrement, se retournait pour vérifier que je suivais, puis repartait.

Je l'ai suivie. Comment aurais-je pu faire autrement ?

Nous avons nagé longtemps, très longtemps. Au-delà de mes repères habituels. Le paysage sous-marin changeait : les coraux devenaient plus grands, plus anciens, leurs formes plus étranges. Des éponges barriques géantes, hautes comme un homme, se dressaient tels des totems. Des gorgones violettes ondulaient dans le courant léger comme des éventails de bal. C'était un jardin secret, un sanctuaire que peu d'humains devaient connaître.

Finalement, Kali s'est arrêtée au pied d'un corail massif en forme de champignon, un *Montastraea cavernosa* centenaire dont les polypes formaient un labyrinthe vivant. Elle est descendue lentement, avec une grâce cérémonielle, et s'est posée sur le sable blanc du fond.

Puis, avec sa nageoire avant droite, celle qui portait une petite encoche près du bord, elle a poussé quelque chose vers moi.

Je suis descendu à mon tour, mes oreilles craquant légèrement sous la pression. Sur le

sable, illuminé par un rayon de soleil qui tombait pile à cet endroit comme un projecteur divin, reposait un coquillage.

Mais pas n'importe quel coquillage. Une merveille. Un *Charonia tritonis*, une conque triton, mais d'une couleur que je n'avais jamais vue. Sa coquille spiralée était striée de bleu électrique et d'or, comme si quelqu'un avait peint des aurores boréales sur la nacre. Les motifs semblaient bouger dans la lumière, former des symboles, raconter une histoire dans une langue que mes yeux pouvaient voir mais que mon esprit ne pouvait lire.

Kali m'a regardé. J'ai pris le coquillage dans mes mains, sentant sa surface lisse et froide, son poids surprenant. Nos yeux se sont croisés encore une fois.

Et là, je l'ai revue. Cette lueur dorée. Plus forte cette fois. Plus longue. Elle brillait au fond de ses pupilles comme une flamme sous l'eau, défiant toutes les lois de la physique. Ce n'était pas un reflet. Ce n'était pas mon imagination. C'était... quelque chose d'autre. Quelque chose qui n'avait pas de nom dans le vocabulaire humain.

Mon cœur s'est mis à battre plus vite. J'ai senti mes cheveux se dresser sur ma nuque, une sensation étrange sous l'eau. Le coquillage

dans mes mains semblait vibrer doucement, comme s'il contenait un cœur minuscule.

Puis Kali a hoché la tête – oui, je jure qu'elle a hoché la tête – et elle est partie, disparaissant dans le grand bleu avec cette lenteur majestueuse qui était sa signature. Elle est partie, mais elle a laissé quelque chose derrière elle. Pas seulement le coquillage. Une responsabilité. Une mission.

Ce jour-là, quelque chose s'est ouvert en moi. Une porte dont j'ignorais l'existence. Soudain, je voyais ce que je n'avais jamais vu avant, même après des années de plongée quotidienne.

Je voyais les blessures du récif.

Cette ancre de yacht de plaisance, jetée sans précaution, qui avait arraché des mètres carrés de corail corne d'élan, ces colonies qui mettent des décennies à se former. Les polypes morts formaient un désert blanc au milieu du jardin vivant, une cicatrice béante dans la chair du récif.

Ces sacs plastiques qui dansaient dans le courant comme des méduses fantômes, trompant les tortues qui les gobaien et mouraient étouffées, le ventre plein de nos déchets.

Ces filets abandonnés ou perdus, des dizaines, que je n'avais jamais remarqués avant,

accrochés partout, continuant leur œuvre de mort longtemps après que leurs propriétaires les eurent oubliés. Des filets fantômes qui capturaient encore, tuaient encore, dans un cycle sans fin.

Ces coraux blanchis par la chaleur excessive, fantômes d'eux-mêmes, squelettes blancs où la vie s'était retirée comme une marée qui ne reviendrait plus.

Toutes ces blessures, je les voyais maintenant. Ou peut-être les avais-je toujours vues, mais je regardais à travers elles, comme on regarde à travers une vitre sale sans vraiment la voir. Maintenant, je ne pouvais plus détourner les yeux.

Kali m'a montré. Jour après jour, elle m'a guidé. Elle me conduisait vers les endroits malades, les zones blessées, les lieux où l'océan saignait en silence. Parfois, nous ne faisions que regarder, témoins impuissants. D'autres fois, j'agissais : je démêlais un filet, je ramassais des déchets, je signalais aux autorités les ancre qui déchiraient le fond.

Les pêcheurs de Sainte-Anne ont commencé à me regarder bizarrement. « Alex devient fou », disaient-ils. « Il parle aux tortues maintenant. » Ils ne comprenaient pas. Comment

auraient-ils pu ? Eux aussi avaient des yeux, mais ils ne voyaient pas. Pas encore.

Je ne sais pas si Kali est une tortue comme les autres. Les scientifiques diraient que oui, évidemment. Une *Chelonia Mydas*, tortue verte commune, herbivore, menacée mais pas extraordinaire. Ils expliqueraient son comportement par des réflexes conditionnés, par le hasard, par des coïncidences.

Peut-être qu'ils ont raison.

Peut-être que oui.

Peut-être que non.

Peut-être que certaines créatures portent en elles quelque chose d'ancien, quelque chose qui précède les noms que nous donnons aux choses. Quelque chose qui se souvient du temps où la frontière entre les mondes était plus fine, plus perméable. Quand les animaux parlaient et que les humains savaient écouter.

Mais une chose est sûre, une chose que je sais avec la certitude qu'on a de son propre nom : Kali m'a choisi. Pas pour ma force, ni pour mon intelligence. Elle m'a choisi parce que j'étais là, parce que je plongeais chaque matin, parce que j'offrais mon souffle à la mer au lieu de le retenir jalousement.

Elle m'a choisi pour être son messager. Pour écouter ce que l'océan a à dire.

Maintenant, des années plus tard, je fais plus que plonger. Je nettoie. Plusieurs fois par an, avec un groupe de bénévoles, nous descendons enlever les filets fantômes, ramasser les déchets, documenter les dégâts. C'est un travail de Sisyphe, je le sais. Je parle aux écoles. Je vais dans les classes, avec une photo du coquillage bleu et or que Kali m'a offert, et je raconte. Les enfants écoutent, les yeux ronds, et certains – pas tous, mais certains – comprennent. Je la vois dans leurs yeux, cette petite étincelle. Pas dorée comme celle de Kali, mais réelle quand même. L'étincelle de ceux qui ont compris que nous ne sommes pas les maîtres de la nature, mais ses invités. Des invités qui se sont comportés comme des vandales trop longtemps.

Je raconte l'histoire de Kali partout où on veut bien m'écouter. Aux pêcheurs, aux plongeurs, aux touristes, aux politiciens. Certains se moquent. D'autres s'énervent, disent que j'exagère, que l'océan est vaste et peut tout absorber. D'autres encore écoutent, vraiment écoutent, et je vois leur regard changer.

Je raconte tout ce que la mer nous donne. L'oxygène que nous respirons – en partie produit par le phytoplancton des océans. La nourriture qui remplit nos assiettes. La beauté

qui nourrit nos âmes. Les médicaments qu'on découvre dans les coraux et les éponges. Les tempêtes qu'elle adoucit, les côtes qu'elle protège. Tout.

Je raconte aussi ce que nous lui faisons. Pas pour culpabiliser. La culpabilité est stérile. Mais pour réveiller. Pour ouvrir les yeux. Pour qu'ils voient ce que j'ai vu.

Il y a longtemps que je ne plonge plus en apnée. Mais, ma bouteille sur le dos, j'offre toujours mon souffle à la mer. Et parfois, tôt le matin, quand je plonge encore dans les eaux de la Pointe Borgnèse, je la revois. Kali. Elle nage toujours avec cette grâce lente et délibérée. L'étoile sur sa carapace brille dans les rayons du soleil sous-marin. Elle me regarde, et je sais qu'elle sait.

Elle sait que j'ai compris. Que j'ai accepté le don. Que je porte le message.

Dans ses yeux, parfois, je revois la lueur dorée. Ou peut-être est-ce le reflet du soleil. Je ne cherche plus à savoir. Certaines choses n'ont pas besoin d'explication. Certaines choses sont vraies au-delà de la vérité.

Alors je plonge. J'écoute. Et je témoigne.

Parce que c'est ce que font les gardiens. Ils écoutent. Ils protègent. Ils transmettent.

Et si tu écoutes vraiment, toi aussi, peut-être qu'un jour tu verras. Tu verras que l'océan n'est pas muet. Qu'il parle, chaque jour, dans le langage des vagues et des courants, dans le ballet des tortues et des poissons.

Tu verras que nous ne sommes pas séparés de lui. Que notre sang a la même salinité que l'eau de mer. Que nos cellules se souviennent du temps où nous vivions dans ses profondeurs. Que chaque inspiration que nous prenons vient de lui.

Tu verras, si tu sais regarder, la lueur dorée dans les yeux des créatures anciennes.

Et alors, peut-être, tu deviendras gardien à ton tour.

Le coquillage bleu et or repose sur le sable à côté d'un gros Acropora Palmata à Pointe Borgnèse. Parfois, quand la lumière le frappe d'une certaine façon, j'ai l'impression de voir ses motifs bouger, former des mots dans une langue oubliée. Peut-être est-ce mon imagination. Peut-être pas. Je l'écoute quand même. Parce que c'est ce que m'a appris Kali : écouter, même quand on ne comprend pas tout. Surtout quand on ne comprend pas tout.

Ilizion, sé verité lesprit